

ou au moins les diminuer & les abrèger, 1^o en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il est resté.

2^o En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281, art. 1 & 2, sur-tout l'infusion de sureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque, ou en couvrant le mal d'un cataplasme de mie de pain, de lait, de miel, & d'un peu de thériaque. (1)

3^o En faisant prendre quelques bains de pieds.

4^o En diminuant un peu des aliments, sur-tout le soir, & en buvant de l'infusion de fleur de sureau nitrée. L'huile appliquée d'abord empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

C H A P I T R E X X.

Des inflammations de poitrine & des pleurésies fausses & bilieuses.

§. 285. **L'**Inflammation de poitrine & la pleurésie qu'on appelle bilieuses, sont la même maladie. C'est proprement une fièvre putride avec un engorgement du poulmon, qui est ou sans douleur, alors on l'appelle péripleurésie putride ou bilieuse, ou avec douleur de côté, (*point*,) on l'appelle pleurésie.

§. 286. Les signes qui distinguent ces maladies des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites CHAP. IV. & V, sont un pouls moins

(1) Le persil pilé tient une des premières places parmi ces applications.

dur, moins fort, plus vîte, sans qu'il y ait les symptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (Voyez §. 47. & 90.) La bouche est mauvaise & amere, la chaleur âcre & seche; le malade a un sentiment de pesanteur & de mal-aise dans les environs de l'estomac, des nausées; il a le teint moins rouge que dans les péripneumonies & pleurésies inflammatoires, mais un peu jaune; il a l'air défait; les urines ressemblent à celles des fievres putrides, & non point à celles des fievres inflammatoires; il y a très-souvent une petite diarrhée bilieuse & très-fétide. La peau est ordinairement très-seche; les crachats sont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes que dans l'espece inflammatoire.

§. 287. Le traitement est le même que celui des fievres putrides, §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une saignée. Ensuite on donne la tisane d'orge, N° 3, & des lavements, & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative, N° 34; mais l'on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute disposition inflammatoire est entièrement dissipée (1); l'employer plutôt, c'est certainement tuer le malade, & il est affreux de travailler, par un vomitif, un poumon enflammé & gorgé de sang, dont les vaisseaux crevent par le seul effet de l'expectoration. Ensuite on peut repurger, au bout de quelques jours, avec le remede N° 23. La poudre N° 25 réussit aussi très-bien comme vomitif.

Si la fievre devient très-forte, il faut donner beaucoup de la potion N° 10.

(1) Voyez sur l'usage des émétiques dans les inflammations de poitrine, la note de la page 56.

Ces maladies sont souvent épidémiques, comme les fièvres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici en 1753, & le traitement que je viens de proposer, me réussit très-bien.

Les vésicatoires aux jambes sont très-utiles quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poumon avec fièvre, produit par des matières extrêmement ténaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printemps que dans une autre saison. Les vieillards, les enfants foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hommes foibles & particulièrement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attequées, sur-tout si elles ont pris peu de mouvement pendant l'hiver; si elles ont vécu d'aliments visqueux, farineux, gras, comme pâtes, chataignes, bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont acquis un caractère d'épaississement visqueux; elles circulent avec peine, & quand au printemps la chaleur ou l'exercice augmentent le mouvement tout-à-coup, les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poumon, l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1^o parce que les circonstances dont j'ai parlé, ont précédé.

2^o Par les symptômes qui la précédent. Le malade, plusieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légère oppression quand il se donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelque-

fois un peu de mauvaise humeur ; le visage est plus rouge qu'il ne devroit être ; il a du penchant au sommeil, & dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appétit.

3^o Quand cet état a duré quelques jours, il survient un frisson plus long que violent, ensuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre, quoique très-abattu ; le pouls est foible & assez vite ; les urines ne sont quelquefois que peu changées, d'autres fois en petite quantité & assez rouges ; il ne touffe pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir ; il a des moments de rêverie, dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois, sur-tout chez les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouissement mortel. D'autres fois l'oppression & l'angoisse augmentent ; le malade ne peut respirer qu'assis, & avec un travail cruel ; le cerveau s'embarrasse tout-à-fait, le pouls est très-vite & très-petit ; cet état dure quelques heures, & finit aussi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie est très-dangereuse ; premièrement, parce qu'elle attaque des sujets dont le tempérament n'a pas de ressource ; en second lieu, parce qu'elle est prompte, car on meurt quelquefois dès le troisième jour, & l'on passe rarement le septième, pendant que la cause du mal demanderoit de longs secours. D'ailleurs, s'il y a des raisons pour employer un remède, il y en a souvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire se réduit à ceci.

1^o Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'est pas d'un âge trop avancé, si le pouls a de la dureté, & en même temps de la force, si le
temps

temps est sec, & que le vent du nord domine, on doit faire une saignée raisonnable; mais si la plupart de ces circonstances manquoient, elle seroit très-nuisible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux la bannir que de l'admettre.

2° L'on débarrasse l'estomac & les intestins des matieres glaireuses qu'ils contiennent, & les remedes qui réussissent le mieux sont le remede N° 35, quand il ya des symptomes qui indiquent un grand besoin de vomir, sans inflammation, ou celui N° 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les selles, fait uriner, brise les glaires qui causent la maladie, & augmente la transpiration. Quand on craint le vomissement, on donne la potion N° 11; mais il faut être circonspect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le remede agit.

3° L'on fait boire dès le commencement du mal, beaucoup de tisane N° 26, qui est la meilleure boisson dans cette maladie, ou de celle N° 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi-drugme de nître.

4° On donne, de deux en deux heures, une tasse de la potion N° 8.

5° L'on applique des vésicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'est pas sûr de sa marche, il faut s'en tenir à ces trois derniers remedes, qui ont souvent suffi dans des cas assez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Quand cette maladie attaque des vieillards, quoiqu'ils guérissent en partie, cependant ils ne se remettent pas toujours entièrement; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. La fausse pleurésie est une maladie qui n'intéresse point le poumon, mais seulement la

peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale qui se jette sur ces parties, & qui y produisant des douleurs très-vives qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie.

On croit ordinairement parmi le peuple & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleurésie est plus dangereuse qu'une véritable, mais c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson, & presque toujours accompagnée d'un peu de fièvre, d'une petite toux, & d'une légère difficulté de respirer, qui naît, aussi bien que la toux, de ce que le malade souffrant dans les mouvements de la respiration, les diminue autant qu'il peut; ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poumon; mais il n'a ni l'angoisse ni les autres symptômes des vraies pleurésies. La douleur s'étend chez quelques malades presque sur toute la poitrine, & jusqu'à la nuque. L'on ne peut pas se coucher sur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatisme, excepté dans deux cas; 1^o Quand la douleur est si forte que le malade fait des efforts pour ne pas respirer, ce qui produit un engorgement dans le poumon; 2^o Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatismale, se jette sur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatisme. (Voyez §. 168 & 169.)

Après la saignée ou les saignées, un vésicatoire sur la partie produit souvent un très-bon effet; c'est véritablement l'espece de pleurésie dans laquelle il convient. (1)

(1) Toutes les applications qui attirent sur la surface de la peau l'humeur qui gêne la respiration & donne lieu à la douleur de côté, sont très-utiles; on se servira donc d'un mélange de gingembre & de poivre, unis avec des

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere saignée ; souvent il se termine le troisieme , le quatrieme ou le cinquieme jour , par une sueur abondante ; rarement il passe le septieme. Quelquefois il naît tout-à-coup , après une transpiration arrêtée ; alors , si d'abord avant que la fièvre ait paru & ait eu le temps d'enflammer le sang , on donne du saltranck ; il guérit très-promptement en rétablissant la transpiration. Ce sont des cas semblables , ou celui §. 96 , qui ont acquis à ce remede la réputation qu'il a contre cette maladie ; réputation funeste toutes les années à plusieurs payfans , qui , trompés par une fausse ressemblance , l'emploient hardiment dans les vraies pleurésies inflammatoires.

CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. **L'**On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre ; mais je n'entends ici par ce mot que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes , & la plupart sont des maladies chroniques , plus fréquentes parmi les gens désœuvrés des villes ou les artisans sédentaires , que parmi le peuple des campagnes ; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les

glaires d'œuf ou du levain & un peu d'eau-de-vie. Si la douleur est opiniâtre , on y joindra de la moutarde ; enfin on emploiera l'emplâtre vésicant , si les premiers moyens sont inutiles , ou si le mal exige , par sa violence , des secours prompts.